

# Régine Detambel

## « Si je m'arrête d'écrire, tout est fini »

La romancière publie un roman, un essai et deux livres pour la jeunesse. En moins de vingt ans, elle a bâti une œuvre impressionnante, qui parle du corps et des émotions

**L**a mousse de lait de son chocolat chaud forme une île fragile au centre de la tasse. En petits revers de cuillère successifs, Régine Detambel l'étire doucement, la rassemble à nouveau, puis la dissipe avant de se décider à en boire enfin une gorgée, les yeux un peu dans le vague. Un ange passe. Elle sourit. « Pardonnez-moi, dit-elle, je souffle un peu. » Elle sort juste de l'enregistrement d'une émission de télévision. Le train qui l'amenait de Montpellier a eu deux heures de retard. Elle a cru qu'elle n'arriverait jamais à temps sur le plateau. « Mais tout s'est bien passé », rassure-t-elle. La voilà prête à épuiser à nouveau le calendrier.

En quinze jours, elle est allée dans l'Essonne animer un atelier d'écriture, elle s'est rendue à Boulogne-sur-Mer pour un débat, avant de repartir à Nîmes, puis à Bourg-en-Bresse... Elle sera à la médiathèque de Cergy le 16 février avec Sylvie Germain, elle y reviendra en mars, avant le Salon du livre. Un vrai marathon. Au sens propre également : tous les jours, chez elle, elle brûle des kilomètres sur le caoutchouc de son tapis d'entraînement. « Je ne peux pas m'arrêter », explique-t-elle. Sinon, tout est fini. »

Cette course en avant, elle l'a commencée à 26 ans en publiant en 1990 trois romans chez Julliard : *L'Amputation*, *L'Orchestre et la semeuse* et *La Modéliste*. Dix-huit années plus tard, son œuvre est impressionnante. Seize romans, six « textes brefs », cinq

essais, deux recueils de poèmes, vingt-trois textes pour la jeunesse. Sans compter les ouvrages collectifs, les préfaces, les critiques d'art, les articles. Aujourd'hui sortent simultanément un roman, *Notre-Dame des Sept Douleurs*, un essai, *Le Syndrome de Diogène* et deux titres jeunesse : *Des petits riens au goût de citron* et *La Fille mosaïque*. « Le dernier est une réédition, précise-t-elle, comme pour s'excuser. Pour les autres, le fait qu'ils soient en librairie en même



Je dois à la littérature

de m'avoir permis

de combler l'absence

de tendresse



temps est le fruit du hasard. » Si l'on veut. *Marcher à l'écriture...* Le titre du livre de Paul Nizon (*Actes Sud*, 1991) apparaît comme l'exacte formule pour définir le parcours de Régine Detambel.

Dans *L'Écrivain*, son essai biographique tout en distance (Gallimard, 1998), elle dissèque sa vocation d'écrivain et ses apprentissages. Ce sont les lectures, les journaux intimes et les poèmes jusqu'à ce « jour où le désir d'être tra-

duit par le moyen de la lettre noire devient si fort qu'il compte comme un événement ». Les dernières pages sont un étonnant état des lieux. « *L'écrivain (...)* s'imposa une condition : (...) il serait l'éternel débutant. S'il manquait à sa parole, alors, comme un charme, toutes ses facultés créatrices s'encrasseraient, l'expansion naturelle et rayonnante qui l'avait toujours soutenu s'effondrerait au profit d'un métier fatigué, machinal et monotone. (...) Malgré sa promesse, il écrit comme un forcené, sans plus savoir pour lequel des deux monstres qui vivent en lui : la puissance créatrice, c'est-à-dire la grande veine, ou bien la fureur incorrigible d'exister dans un livre. »

Toute l'entreprise littéraire de Régine Detambel fait corps avec son enfance. « *Te reconnaitras-tu, Petite Fille, quand tu écrivais sur tes genoux, dans des cahiers à couverture rose ?* », demande-t-elle d'ailleurs en exergue à *L'Écrivain*. Cette enfance n'est toutefois pas celle des souvenirs. « *J'ai des images fugitives*, dit-elle. *Mon père cueillant des mûres pour ma sœur et pour moi. Le vent agitant les feuilles à la cime des arbres...* » Car ce qu'elle a vécu, en Moselle puis dans le sud de la France, elle l'a banni, oublié même, tant que faire se peut. Une mère déprimée qui ne parvenait pas à seulement la toucher, un petit frère mort-né, des années de pension, des rages adolescentes. « *J'ai brûlé mes vaisseaux*, dit-elle. *Plus de retour possible. Il ne me reste de ces années qu'une épouvantable angoisse qui n'a jamais cédé. Je l'ai ressentie très tôt. Je dois à la littérature de*

Notre-Dame des Sept Douleurs, son dernier roman, déroule encore cette peau de chagrin. Sibylle, sa petite héroïne fragile, pensionnaire de cette institution religieuse



MARC CELLIER/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

m'avoir permis de combler l'absence de tendresse. »

Écrire transforme le monde en mots. C'est l'histoire d'une survie tracée de page en page. Réinventer, redire, créer des personnages. Les textes de Detambel atteignent une puissance d'évocation intime que l'on rencontre peu chez les contemporains. Elle ne raconte pas... Les trames ne sont faites que pour se recouvrir de l'enchevêtrement des sentiments. Les plus sauvages, les plus révoltés. Ceux que l'on garde au bord du cœur au risque d'étouffer. Elle parle de la chair, de ce qui la fait battre. Du désir que l'on tranche. Des mues, de l'enveloppe, des bleus, des écorchures. Des plaies qu'on envenime à force de gratter. « *Le corps est une carrière à mots et ses explorateurs assurent que là, sous la peau, il y a de quoi refaire la langue* », écrit Bernard Noël. Régine Detambel, qui lui a consacré un essai (*Bernard Noël, poète épithélial*, éd. Jean-Michel Place, 2007), fait partie de ces défricheurs-là.

Notre-Dame des Sept Douleurs, son dernier roman, déroule encore cette peau de chagrin. Sibylle, sa petite héroïne fragile, pensionnaire de cette institution religieuse

vouée aux déchirements de la Vierge Marie, se heurte au monde clos, au silence cloîtré. Ses révoltes, sa douceur inquiète, ses élans exaspèrent. Son âme est à l'étroit dans une carapace tendre. « *Cessez donc de penser tout le temps, lui dit Mère Dominica, la supérieure. Nous n'avons que le présent à supporter. Ni le passé ni l'avenir ne peuvent nous accabler, puisque l'un n'existe plus et que l'autre n'existe pas encore.* (...) *Vous vous fatiguez inutilement à fabriquer des regrets et des craintes. Espérez plutôt.* » Mais quel espoir y aurait-il lorsque l'on sait d'avance que l'on doit tout cacher ? Le livre est magnifique de lucidité triste. Il fait écho, quinze ans après, à *La Quatrième Orange*, où Régine Detambel, dans un décor semblable, accompagnait les tourments de Saligia, une autre adolescente. Guère besoin de jouer au jeu des différences, c'est le même gonflement, c'est la même souffrance. Les souvenirs n'existent plus ? Chassés de la mémoire, ils laissent, à l'envers des sentiments, un petit lancinement, témoin de leur absence. Il faut laisser aller. « *Je suis retournée sur le motif, c'est tout* », dit-elle.

Avec *Le Syndrome de Diogène*, longue et vive méditation sur le vieillissement, elle procède aussi en boucles littéraires. En 1991, en effet, elle publiait *Le Long Séjour* (Julliard), où s'écoulaient vingt-quatre heures de l'existence de trois personnes âgées dans une maison de retraite. On retrouve cet intérêt, ces préoccupations dans *Mésanges* et *Pandémonium* (Gallimard, 2003, 2006). Mais, ce qui compte à nouveau ici, c'est le rapport au corps. Emotion des rides et de l'usure. « *Je voulais être médecin, confie-t-elle. Il n'y a que très récemment que j'ai compris que je ne le serai jamais. Je suis devenue kinésithérapeute. On se soigne en touchant. Et on soigne aussi.* »

Toucher, émouvoir, Régine Detambel a fait de l'oubli et des peurs son œuvre singulière. A poursuivre sans cesse. Sans cesse recommencée. ■

Xavier Houssin

Notre-Dame des Sept Douleurs

Gallimard, 124 p., 14,50 €.

Le Syndrome de Diogène

Eloge des vieillesse

Actes Sud, 338 p., 23 €.

Des petits riens au goût de citron

Ed. Thierry Magnier, 172 p., 9,50 €.

## La tristesse apaisée d'une femme coréenne

### lettre de Séoul

**Q**uand je commence à écrire, je pense que je vais évoquer la beauté et le bonheur, mais ma plume me conduit inexorablement vers la souffrance. » Derrière le sourire qui accompagne ces mots, pointe la nostalgie. Cette tristesse résignée, paisible, que rien, aucun événement précis, ne nourrit.

A 38 ans, Han Gang fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains coréens dans laquelle les femmes se distinguent particulièrement. Auteure de quatre romans, de poèmes et de nouvelles, Han Gang est lauréate de plusieurs prix littéraires. Certains de ses textes, traduits en français, figureront dans un recueil en cours de publication chez Zulma ayant pour thème les femmes. D'autres seront publiés dans la prochaine livraison (avril) de *La NRF*, consacrée à la littérature coréenne contemporaine.

Attentive à l'imperceptible variation des sentiments, à la tendresse furtive d'un geste, au frôle-

ment d'épaules d'un couple, à la bouffée de bonheur d'un souvenir inopiné, au temps qui passe, Han Gang excelle notamment dans ces récits ultra-courts – quelques lignes, une page –, qui, en Corée comme au Japon, constituent un genre : récits « *au creux de la paume de la main* ». La qualité de ces esquisses poétiques repose sur la musique des mots, la sensibilité délicate qui les anime.

Les écrivains coréens contemporains ont longtemps été hantés par l'histoire d'un pays meurtri par la colonisation japonaise, la partition, la guerre et la violence des dictatures. Cette histoire de déchirements qui taraude les consciences a engendré une littérature dominée par le lamento de la division de la nation et par l'engagement contre l'autoritarisme.

Les romancières traitaient davantage du combat des femmes, qui luttèrent pied à pied dans une société confucéenne où les hommes, censés être le pivot de la famille, échouaient souvent à

tenir ce rôle, leur laissant assumer le quotidien avec une force intérieure peu commune. On sentait chez ces romancières des années 1970-1980 une hiérarchie différente dans les choses de la vie : elles n'étaient pas absentes des combats pour les « grandes causes », mais leur détermination s'exprimait ailleurs.

Née à Kwangju, dont la population fut victime en mai 1980 d'une féroce répression par les troupes spéciales (plus de 200 morts civils), Han Gang a connu ce massacre indirectement – sa famille vivait à Séoul à l'époque. Agée alors d'une dizaine d'années, la fillette sentit à l'émotion de ses parents que quelque chose de terrible s'était produit. Adolescente, elle vit des photographies du massacre. « *Entre la parole et le silence, dit-elle, il y a la souffrance, mais une souffrance qui s'exprime différemment selon les générations. Mes souvenirs d'adolescence ne sont pas étrangers à l'obscurité que j'évoque dans mes romans. Depuis, je me suis toujours demandé ce qui rend l'homme aussi barbare. C'est cette part de ténèbres qui existe en tout être humain que j'essaie de cerner dans le roman que je suis en train d'écrire* : Le vent souffle. Va-t'en. »

Il n'y a pas chez Han Gang le « *Je veux tout de la vie* » de Simone

de Beauvoir, mais un serein bonheur d'être femme. « *Je peux éprouver des sentiments, affirme-t-elle, expérimentant des situations que je n'aurais sans doute pas la possibilité de vivre en tant qu'homme, pris dans les rets de la réussite sociale.* » Elle esquisse l'approche « différentielle », qui prête aux femmes des qualités particulières : « *Je ne peux pas définir la féminité. Vivre quotidiennement en tant que femme dans la société coréenne n'est pas toujours facile mais, en raison de cette situation, je peux voir plus lucidement, ressentir des sentiments plus intenses. Il y a, me semble-t-il, chez la femme une aptitude plus grande que chez l'homme à consoler, à comprendre la souffrance.* »

Dans l'une de ses nouvelles, Han Gang raconte l'histoire d'une femme qui, prenant un bain de soleil, finit par devenir un végétal. Dans une autre, intitulée *Le Vent*, il est question d'une femme qui s'évanouit dans la nuit de la ville et que « *personne ne revit jamais* ». Son roman *Végétarien* est une approche corporelle de la féminité : « *Parfois, on hurle, on se révolte. Parfois, on fuit en silence, sur la pointe des pieds : c'est le cas de mon héroïne en se détruisant elle-même.* » ■

Philippe Pons

ROSETTA LOY

La première main

TRAITS

MERCURE DE FRANCE

“Jouant des variations du temps, la romancière italienne offre un autoportrait entre enfance et maturité. Magnifique.”

René de Ceccatty, *Le Monde*

MERCURE DE FRANCE